

Climat, race, caractère national et langage chez James Dunbar (1780)
Un cas de transmission journalistique des « Lumières écossaises tardives »

Muriel Collart et Daniel Droixhe

Les relations qu'entretiennent l'histoire naturelle ou culturelle de l'homme et le climat ont beaucoup occupé la pensée des Lumières. Elles ont fait l'objet du quatrième tome de l'*Histoire de la pensée géographique* de Cl. Glacken, intitulé *Culture et environnement au XVIIIe siècle*¹. A la suite de Hume et de Montesquieu, divers auteurs britanniques ont publié d'importants ouvrages qui n'ont pas toujours eu les faveurs de la traduction. Le public de langue française, en particulier, n'en avait guère connaissance que par des comptes rendus journalistiques. Tel est le transfert d'information dont il sera ici question, considéré pour l'essentiel dans deux groupes de périodiques.

Le premier est constitué de deux journaux créés à Liège, ce qui explique qu'ils aient fait l'objet des travaux du *Groupe d'étude du XVIIIe siècle de l'Université de Liège* et qu'ils constituent le noyau d'information de notre recherche. Le *Journal encyclopédique* est le plus ancien et le plus connu de ces périodiques². Né, comme son titre l'indique, dans la mouvance de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, il a affiché une orientation partisane qui a pu varier au fil du temps. Ses comptes rendus, non signés, étaient originaux, ce qui les distingue en général de ceux parus dans l'*Esprit des journaux*. Celui-ci a la réputation d'avoir pratiqué surtout « avec la colle et les ciseaux », c'est-à-dire en reproduisant ou en traduisant des recensions qu'il empruntait à d'autres journaux, cités en fin d'article. Il lui arrivait aussi, comme on a pu le constater, de combiner plusieurs recensions en avis de synthèse³.

Une indexation systématique de l'*Esprit des journaux*⁴ a permis de repérer, pour la décennie 1780-1789, plusieurs recensions d'ouvrages anglais traitant du climat. Celles-ci sont traduites des comptes rendus parus dans deux périodiques britanniques : la *Critical review* et la *Monthly Review*. Le premier journal, créé en 1756 par l'Écossais Tobias Smollett, se présentait comme l'organe du conservatisme religieux du parti Tory. On l'a parfois taxé d'une certaine légèreté en matière de critique, en ce qu'il aurait principalement annoncé les publications du jour par des comptes rendus « souvent longs et serviles », farcis de citations. La *Monthly Review*, créée en 1749, de tendance Whig, a la réputation d'être adonnée à un certain non-conformisme. D'autres journaux anglais ont annoncé l'ouvrage dont on va traiter : la *London Review* et le *Town and Country Magazine*. La moitié des titres envisageant la question du climat considère plus largement ce que l'un d'eux appelle « l'histoire de

¹ Ed. Ph. Pinchemel, Paris : Ed. du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 2007, p. 149-50.

² *L'encyclopédisme au XVIIIe siècle. Actes du colloque organisé par la Groupe d'étude du XVIIIe siècle de l'Université de Liège (Liège, 30-31 octobre 2006)*, éd. Fr. Tilkin, Liège : Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège, 2008.

³ *L'Esprit des journaux : un périodique européen au XVIIIe siècle*, éd. D. Droixhe et M. Collart, Bruxelles : Le Cri - Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2009.

⁴ <http://www.gedhs.ulg.ac.be/recherches/espritdesjournaux/indexedj.html>.

l'humanité dans les âges grossiers et cultivés », un autre « l'origine des peuples, l'histoire de la société et le progrès des mœurs ».

Ont par ailleurs été examinés des comptes rendus parus dans différents périodiques de langue allemande. On a pour cela recouru à deux remarquables outils de travail : le *Systematischen Index zu deutschsprachigen Rezensionszeitschriften des 18. Jahrhunderts*, développé dans le cadre de l'Académie des Sciences de Göttingen ; et son prolongement naturel, le programme de *Retrospektive Digitalisierung wissenschaftlicher Rezensionsorgane und Literaturzeitschriften des 18. und 19. Jahrhunderts* de l'Université de Bielefeld⁵. Seront ainsi utilisés l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*, les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* et l'*Historische Litteratur* d'Erlangen – en attendant que des recensions parues dans d'autres périodiques allemands soient repérées et accessibles.

On a dit que le public français n'avait pas eu un accès direct aux ouvrages en question. Si la presse fournit en l'occurrence une information originale, il a paru utile, sinon nécessaire, de dépasser le niveau de la réfraction journalistique pour s'adresser aux originaux eux-mêmes. Il s'imposait d'apprécier la distorsion que des comptes rendus peuvent imprimer, pour mieux saisir l'éventuel mouvement d'ensemble que dessinent ces ouvrages, notamment dans la perspective de leur position par rapport aux ensembles rangés sous les vocables relativement flous de « Lumières », « Lumières tardives » et « anti-Lumières », aujourd'hui objets de discussion.

1. Une introduction au débat sur le climat : les *Observations* d'Alexander Wilson (1780)

Sur la question du climat et de l'influence qu'il exerce en matière d'origine de l'homme et de formation des sociétés, un premier ouvrage fournit un tableau très bref et général des positions françaises et anglaises. Le médecin Alexander Wilson publie à Londres en 1780, chez T. Cadell, *Some observations relative to the influence of climate on vegetable and animal bodies*. L'*Esprit des journaux* en donne en 1781 une recension assez longue, traduite de celle parue l'année précédente dans la *Critical Review*⁶. Le compte rendu porte principalement sur les deux premières parties de l'ouvrage, qui considèrent quelles relations le « phlogistique », c'est-à-dire l'espèce de fluide que libérait tout corps entrant en putréfaction, entretient à la fois avec les événements climatiques, la végétation, l'alimentation et la physiologie de l'homme. La deuxième partie des *Observations* examinait « les changements que la nourriture et le climat opèrent dans le corps humain », selon que l'alimentation est végétale ou animale, entraînant une « fermentation acéteuse » ou « alcaline ». Une troisième partie considère l'influence de l'environnement sur l'esprit et offre des « considérations relatives à l'effet du climat sur la physionomie et le caractère des nations ». Wilson dresse en

⁵ Voir : <http://adw.sub.uni-goettingen.de/idrz/pages/Main.jsf> - <http://www.ub.uni-bielefeld.de/diglib/aufklaerung/>. Nous remercions le Dr. Sabine Rahmsdorf, responsable du programme de Bielefeld, de l'aide apportée dans son utilisation.

⁶ *C.R.*, 50, 288-93. Un certain J.L. Boeckmann apprécie également l'ouvrage dans l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* de 1783 (Anh.37-52.Bd., 1.Abt. , P. 528-530),

particulier « un tableau du caractère et de la physionomie » des peuples de la « zone torride », ce qui lui fait rencontrer la célèbre question de la couleur de peau des Noirs et la non moins discutée figure du « nègre blanc ». On sait combien s'interrogèrent à ce sujet Voltaire, Maupertuis, Buffon, Corneille De Pauw, Delisle de Sales, etc.⁷ S'y établit, dans le cadre strict d'une anthropologie humaniste digne de Buffon, une liaison quasi organique entre « aptitude au travail » et race noire. En effet, d'une part, ainsi que l'imprime l'*Esprit des journaux* :

D'après ces marques distinctives extérieures, on peut conclure que les nègres sont une variété dans l'espèce humaine, que leur organisation est naturellement plus favorable à la sécrétion du phlogistique que ceux dont le teint est plus beau, et que par conséquent les climats chauds leurs conviennent davantage.

En conclusion, d'autre part :

Il paraît que les peuples de la zone torride et glaciale, ainsi que les sauvages des pays tempérés ont la même origine que les peuples habitants des climats intermédiaires, et que l'altération qui s'est faite entre eux n'a point d'autres causes que celles dont nous avons parlé. Il est probable que s'ils habitaient sous les latitudes moyennes, la forme extérieure et l'intelligence se perfectionneraient en eux au bout de quelques générations.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la correspondance exacte qui s'affirme ici avec les idées de Buffon et ce qu'A. Philonenko appelle sa « thèse principale »⁸. Le climat, en tant qu'agent déterminant de la « variation de l'espèce humaine », constitue en principe le meilleur rempart contre une interprétation raciale faisant état d'irréductibles et irréversibles différences génétiques. Il est vrai que le principe d'une telle unité pouvait laisser s'introduire un élément, ou du moins un soupçon, de polygénisme par la notion kantienne de « raciation », selon laquelle l'espèce est au départ pourvue de germes susceptibles d'être activés par tel ou tel climat afin de s'y adapter. La théorie sera notamment illustrée, dans le prolongement de Kant, par Blumenbach (*De generis humani varietate nativa*, 1795). Dans cette perspective, il convient d'abord d'envisager dans quelle mesure des considérations sur l'environnement adhèrent plus ou moins aux conceptions de Buffon et Montesquieu, et se tiennent à plus ou moins de distance d'un traitement racial ou raciste des différences entre les peuples du monde.

En matière de climatologie, Wilson distingue deux traditions. Il fait remonter la première à l'abbé Dubos, dont les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* de 1719

⁷ Voir M. Brot, « La couleur des hommes dans l'*Histoire des deux Indes* », *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e-XIX^e siècles)*. Actes du colloque international de Lyon (16-18 novembre 2000), textes réunis et présentés par S. Moussa, Paris : L'Harmattan, 2000, p. 87-98.

⁸ *L'œuvre de Kant : la philosophie critique. Tome II, Morale, et politique* Paris : Vrin, 1993, p. 65. Wilson semble seulement diverger de Buffon quand celui-ci soutenait « que cette membrane lavée et tenue dans l'eau tiède pendant fort longtemps, ne change pas de couleur et reste toujours noire, au lieu que la peau et la surpeau paraissent être à peu près aussi blanches que celles des autres hommes ». L'auteur anglais fait quant à lui état de l'expérience suivante : « lorsque cette substance est offensée par le feu, ou par l'eau bouillante, la nouvelle peau devient blanche ».

ont, dans la deuxième partie, une section 13 intitulée : *Qu'il est probable que les causes physiques ont aussi leur part aux progrès surprenants des arts et des lettres*⁹.

Les hommes, écrivait Dubos, attribuent souvent aux causes morales, des effets qui appartiennent aux causes physiques. Souvent nous imputons aux contretemps, des chagrins dont la source est uniquement dans l'intempérie de nos humeurs, ou dans une disposition de l'air qui afflige notre machine. Si l'air avait été plus serein, peut-être aurions-nous vu avec indifférence une chose qui vient de nous désespérer.

Les *Réflexions* comportaient notamment de curieuses considérations sur la manière dont « l'air et la température de chaque contrée » influent sur les langues, sur « la condition des organes qui les composent », « la manière dont se fait le mélange de la langue qu'ils parlaient auparavant avec celle qui entre dans la composition de la nouvelle langue », etc.¹⁰. « Monsieur Dubos », estime Wilson, « a peut-être poussé un peu trop loin ses idées, et ses arguments, en maint endroit, sont filés de manière un peu trop fine ». Mais « on trouve en de nombreuses parties de son œuvre des preuves fortes et évidentes en faveur de l'influence effective du climat sur le génie et le caractère des nations ».

Wilson se borne ensuite à saluer en quelques mots la manière dont Montesquieu a fondé sur l'action du climat « son esprit des lois » en montrant « avec un grand jugement, en plusieurs occasions », « à quel point causes naturelles et causes morales peuvent être mises en œuvre pour s'assister ou réagir l'une à l'autre ». Il range également dans le camp de Montesquieu l'Écossais Adam Ferguson, professeur à Edimbourg. Son important *Essay on the history of civil society* de 1767¹¹, traduit par Claude-François Bergier en 1783, consacre une idée qui va notamment faire florès en Angleterre. Ferguson, écrit Wilson, considère « les climats tempérés comme la zone dans laquelle l'espèce humaine atteint sa plus grande perfection ». On lit dans son *Essai* que les « extrêmes du chaud et du froid » limitent l'accomplissement de l'espèce. Les premiers rendent les hommes « fiévreux dans les passions, faibles dans les jugements et adonnés par tempérament au plaisir animal ». Les habitants des seconds sont peut-être « modérés dans leurs désirs, réguliers et pacifiques dans leur manière de vivre », mais aussi « bornés et lents ». De part et d'autre, « le cœur est mercenaire », car ceux qui sont soumis aux climats extrêmes « acceptent d'importantes concessions pour se laisser soudoyer » et développent un esprit « préparé à la servitude ». On y est entièrement « soumis à la crainte du futur », sans même être « excité par le sentiment du présent ». Le climat, cependant, n'est pas uniformément déterminant. Il n'y a pas que « dans les extrêmes que ces variétés du génie peuvent être clairement distinguées ».

Parmi les opposants à une telle détermination, Wilson cite d'abord Helvétius, puis Hume, qui « adopte les mêmes vues sur la question ». On peut s'étonner de l'inversion chronologique. Dès 1742, Hume avait présenté dans le 21^e de ses *Essays moral, political and literary* (première partie) une longue et brillante série d'arguments pointant des « variétés »

⁹ Pp. 144 sv.

¹⁰ *De la mécanique de la poésie qui ne regarde les mots que comme de simples sons*, section 35 de la première partie, p. 306-7.

¹¹ Ed. D. Forbes, Edinburgh: Univ. Press, 1966.

du caractère national qui ne peuvent être imputées à l'environnement mais qui relèvent de ce qu'il appelle des « causes morales », c'est-à-dire « toutes circonstances qui sont de nature à opérer sur l'esprit en tant que motifs ou raisons, et qui nous rendent habituel un ensemble particulier de manières d'être ». « De ce type sont la nature du gouvernement, les révolutions des affaires publiques, l'abondance ou la pénurie dans laquelle vivent les gens, la situation du pays par rapport à ses voisins, et des circonstances analogues » (I.XXI.2). La « nature imitative » de l'homme et la vie en société, avec ce qu'elle implique de « communication », de « propension à la compagnie », tendent à assimiler ceux qui se trouvent réunis en « un même corps politique » (9). « À parcourir le globe ou les annales de l'histoire, on découvre partout des signes d'une sympathie ou contagion des mœurs, en dehors de toute influence de l'air ou du climat ».

Son *Premier argument* (11) sera souvent répété par ceux qui vont discuter les idées de Montesquieu ou les refuser. La Chine, qui connaît par son étendue « de très considérables variations » en matière d'air et de climat, montre « la plus grande uniformité de caractère qui soit imaginable » *Deuxième argument* : les habitants d'Athènes et de Thèbes, que sépare seulement « une courte journée de voyage », sont d'un tempérament très différent, les premiers mêlant « ingéniosité, politesse et gaieté », les autres étant affligés d'un « manque de vivacité, de rusticité et d'un caractère flegmatique » (12). *Troisième argument* : il suffit « de traverser une rivière ou de passer une montagne » pour trouver des populations affichant « un autre ensemble de mœurs », dont rend compte « l'autorité du gouvernement ». Ainsi, les Languedociens et les Gascons sont très gais, à la différence des Espagnols (13). Hume va ainsi aligner, jusqu'à l'article 35, des cas devenus classiques de réflexion sur les « caractères nationaux » prétendument déterminés par des « causes physiques ».

A travers la distinction qu'établit Wilson entre la tradition de Montesquieu et celle de Hume se profile un autre clivage, que Z. Sternhell a décrit en opposant, de manière du reste assez classique, une tradition des Lumières qui associe aux principaux représentants du modernisme français du XVIII^e siècle des auteurs comme Locke et Kant, et des « anti-Lumières » dont les figures de proue seraient par exemple Burke et Herder¹². Les premiers, apôtres d'une diffusion et d'une adoption universelles des idéaux de la Raison européenne et du Progrès, se trouvent dénoncés comme agents d'un impérialisme assimilateur par les seconds, défenseurs d'une légitimation relativiste des modes de vie et des cultures.

Quoi qu'il en soit de la portée de cette opposition, Wilson se range quant à lui assez clairement, dans son ouvrage, du côté de Montesquieu.

L'auteur, annonce l'Esprit des journaux, prétend y prouver l'influence actuelle – lire : effective – du climat sur les facultés intellectuelles, et s'efforce de chercher les causes particulières qui produisent cet effet. Il commence par examiner et concilier les divers sentiments sur les causes qui déterminent le caractère des nations. L'opinion du docteur est que les causes physiques produisent les dispositions particulières des peuples qui habitent les climats extrêmes, et que ces causes

¹² *Les anti-Lumières: une tradition du XVIII^e siècle à la guerre froide*, Paris : Fayard, 2006 ; Gallimard, 2010.

naturelles perdent par degrés leur influence à proportion que tel ou tel pays est éloigné de la zone torride et de la zone glaciale.

2. Diffusion et réception journalistique des *Essais* de James Dunbar (1780-82)

Un autre auteur écossais, qui publie au même moment son œuvre principale, prend plutôt place aux côtés des dissidents et des sceptiques britanniques. James Dunbar, professeur de philosophie à l'Université d'Aberdeen, donne à Londres en 1780 des *Essays on the history of mankind in rude and cultivated Ages*, titre que l'*Esprit des journaux* écourte en *Essais sur l'histoire du genre humain, dans les siècles de barbarie*. Ceux-ci se présentent d'emblée comme en rupture avec une pensée ambiante, lit-on dans le périodique, qui suit et traduit la recension parue dans la *Critical Review*¹³. « Le dessein de l'auteur dans cet ouvrage, est, comme il le dit lui-même, 'de répandre du jour sur quelques objets de la vie civile, et par un appel aux annales du monde, de venger l'homme des préjugés du vulgaire et du philosophe' ». Voilà qui ne manque pas d'ambition.

Le livre embrasse en effet de vastes questions. L'*Esprit des journaux* en procure la table des matières, que d'autres périodiques vont aussi reproduire avec d'éventuelles variantes dans la traduction. L'auteur

nous donne une suite d'observations sur l'état primitif de la société, sur les langues, sur le criterium d'un langage poli, et celui des mœurs polies ; sur le rang des nations ; sur les révolutions de la fortune ; sur l'influence générale que le climat et les circonstances locales peuvent avoir sur le caractère des peuples ; sur le rapport de l'homme avec les éléments qui l'entourent ; sur l'homme considéré comme arbitre de sa fortune ; sur les modes qui dominent chez les différentes nations ; sur les changements que le caractère moral peut apporter dans la forme humaine, et sur le génie héréditaire des nations.

Le même périodique, suivant toujours la *Critical Review*, porte sur le traité un jugement mesuré, auquel est attachée une restriction que d'autres recenseurs partagent.

Cette multitude d'objets si intéressants doivent donner aux lecteurs une idée très favorable de l'ouvrage de M. Dunbar, écrivain déjà connu par son érudition, son goût, et son discernement ; néanmoins sa manière de raisonner trop subtile et trop abstraite, doit rendre la lecture de ces essais moins instructive et moins amusante qu'on n'aurait pu l'espérer.

« L'auteur », approuve le *Journal encyclopédique* de janvier 1781, a traité ces sujets « avec beaucoup d'érudition, de discernement et de goût ». « Cependant, comme il y a mêlé un assez grand nombre de raisonnements abstraits, son ouvrage est plus philosophique qu'agréable, et cela devait être »¹⁴. Le *Correo literario de la Europa* s'exprime exactement dans les mêmes termes. Dunbar prétend délivrer l'homme « de las preocupaciones del

¹³EdJ, déc. 1780, p. 70-84.

¹⁴ 1781, t. I, partie I, p. 3 sv.

Vulgo », mais si l'œuvre, par les « réflexions profondes dont elle abonde », se recommande à « ceux qui aspirent à la satisfaction de s'instruire », elle est pour le reste « plus philosophique qu'agréable » - *mas filosofica que agradable*¹⁵.

Il faut croire que l'ouvrage séduisit néanmoins un large public, en Angleterre, car il bénéficia dès 1781, à Londres, d'une seconde édition *avec additions*, puis d'une réimpression en 1782, à Dublin, chez W. Colles et W. Gilbert. En 1789, il avait droit à une mention au titre d'un recueil des textes les plus importants sur « l'histoire de l'homme » : des *Curious thoughts on the history of man, chiefly abridged or selected from the celebrated works of Lord Kaimes, Lord Monboddo, Dr. Dunbar and... Montesquieu, etc.*, publié par le Révérend John Adams, de l'Académie de Putney, à Londres, chez G. Kearsley.

La réception des *Essays* dans le monde germanique dut aussi être assez importante, car ils firent l'objet d'une édition allemande, à Leipzig, chez Schwickert, en 1781 sous le titre de *Versuche über die Geschichte der Menschen in rohen en gesitteten Zeitaltern*. Par ailleurs, ils bénéficièrent de divers comptes rendus. Celui de l'anthropologue et linguiste Michael Hissman, composé sur la base du texte anglais et paru dans les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* de 1782, est plutôt bref¹⁶. La recension que fournit à l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*, à partir de la version allemande, Samuel Simon Witte, professeur de philosophie à l'Université de Rostock, est plus substantielle¹⁷. Mais la plus détaillée figure, sous l'anonymat, dans l'*Historische Litteratur* d'Erlangen, la même année¹⁸.

La plupart des auteurs de comptes rendus doivent convenir que l'ouvrage s'inscrit dans une haute tradition de réflexion sur les origines de la société. « S'il ne semble pas posséder le génie profond et pénétrant d'un Montesquieu, d'un Hume ou d'un Smith », déclare la *London Review*¹⁹, « ses conclusions sont généralement justes et toujours supportées par des autorités correctes et bien justifiées ». Le *Town and Country Magazine* se borne pratiquement à en énumérer les matières, mais apprécie « le grand jugement et l'érudition » de leur traitement, qui comporte « de nombreuses observations ingénieuses » et offre à leur sujet « de nouvelles lumières »²⁰. Mais l'accueil le plus flatteur est réservé par Witte, qui ne tarit pas d'éloges (notre traduction).

Ce livre mérite plus d'attention qu'il ne semble en avoir retenu. Il s'agit peut-être du plus pénétrant, en la matière ; cette perspicacité, qui réclame en soi de la plupart des lecteurs un peu plus d'effort de réflexion que ceux-ci n'ont l'habitude de consacrer à de telles lectures, lui donne à première vue un caractère d'obscurité qui ne lui est pas propre, mais qui récompense de sa dépense celui qui y réfléchit. On peut tout d'abord le mettre à côté de Ferguson : mais nous pouvons lui donner la préférence sur ce dernier ; c'est que son point de vue est plus élevé et que ses réflexions ne se rapportent pas d'abord, comme chez ce dernier, à la société civile [die bürgerliche

¹⁵ P. 88.

¹⁶ Jg.1782, 2.Bd., p. 750-52.

¹⁷ 1782, p. 158-59, signé S.S. Witte.

¹⁸ 2.Jg., 1.Bd., p. 145-52.

¹⁹ 1780, vol. XII, p. 490-491.

²⁰ 1780, vol. XI, p. 406-413.

Gesellschaft], mais plutôt à toute l'espèce humaine. Il n'a pas, comme Hume, Stuart et Robertson, considéré les hommes en particulier, (...) mais a pris comme sujet de ses recherches la masse entière des forces telles qu'elles sont à l'œuvre dans le caractère universel de l'humanité ; et ainsi, il ne nous a pas livré une fade histoire de l'homme [Geschichte des Menschen], mais au sens propre une histoire de l'humanité [Geschichte der Menschheit].

Par contre, l'anonyme qui s'exprime dans l'*Historische Litteratur* se montre beaucoup moins enthousiaste.

Etant donné que l'histoire de l'humanité a toujours été chez nous un des thèmes préférés, c'est avec une grande avidité que nous avons pris en main cet ouvrage. Nous nous étions attendus à y trouver peut-être encore plus de vérités et d'autres points de vue qu'en ont déjà trouvé Kraft, Iselin, Ferguson, Hume, Herder, Fulda et d'autres ; nous avons cependant été déçus dans notre attente. La traduction de cet ouvrage, quelque réussie qu'elle puisse être, donne une nouvelle preuve de ce que l'anglomanie littéraire (qui devrait au fond perdre de son élan dans l'époque que nous vivons) règne toujours avec profusion en Allemagne.

La référence à Herder invite d'autant plus à rapprocher Dunbar de l'auteur d'*Une autre philosophie de l'histoire* et des *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* que Cl. Glacken écrit : « La plupart des idées discutées par Montesquieu, Buffon et Hume ont été rassemblées par James Dunbar dans une synthèse aussi remarquable que celle de Herder ». « Les idées de Dunbar », poursuit Glacken, « considérées isolément, ont été abondamment exprimées avant lui. C'est leur combinaison qui mérite notre attention ». On réserve pour une étude ultérieure la comparaison entre l'auteur écossais et Herder.

3. Montesquieu ou Hume ? Ou au-delà ?

Quelle position occupe Dunbar entre Montesquieu et Hume ? L'auteur des *Essais* « tente de trouver un moyen terme », écrit Cl. Glacken, qui identifie un des passages essentiels de l'ouvrage. Ces lignes ouvrent le huitième essai, qui, avec le précédent, porte sur ce que les comptes rendus traduisent en général par *l'influence des conditions locales sur la conduite des nations*, ou *sur le caractère des peuples*, traduit moins exactement l'*Esprit des journaux* (*Of the farther tendency of local circumstances to affect the proceedings of nations*). Nous fournissons ici notre traduction²¹.

Les conditions locales, écrit Dunbar, se trouvent tellement mêlées, dans leurs opérations, à une variété d'autres causes, qu'il est difficile de les définir avec la précision qui serait nécessaire pour former une estimation de leur importance comparée. De là la confusion, sur ce sujet, qui remplit les volumes des érudits. Un écrivain du premier rang – Montesquieu – qui illustre et habille l'histoire de

²¹ P. 279 sv.

l'humanité avec une théorie plausible et ingénieuse, a assigné aux causes physiques un empire presque illimité. Un autre auteur – Hume – non moins célèbre, réduit jusqu'à un certain point l'étendue de leur influence. La priorité de ces causes dans l'ordre des choses et leur permanence supposée ont été amplifiées par d'autres écrivains, en tant que décisives par l'influence supérieure qu'elles exercent. Mais il est nécessaire de rappeler que les causes physiques dans leur nature sont souvent seulement morales dans leurs opérations ; que ces opérations sont limitées et précaires, et dépendent de la conjoncture ; qu'un peuple peut pendant longtemps être incapable de profiter d'avantages extérieurs, ou que des conditions finalement bénéfiques peuvent s'avérer pendant une longue période incommodes ou destructrices ; et qu'en conséquence, l'importance de la situation locale, loin d'être permanente, varie non seulement avec les contingences du monde naturel, mais avec le cours des événements politiques et l'état général du progrès humain.

Dunbar donnera comme exemple de ces imbrications entre nature et « politique » le cas du statut insulaire. Avant que se développe la navigation, l'établissement dans une île ou la domination exercée sur une côte pouvait ne pas conférer d'avantages à ceux qui les habitaient. L'absence de communication avec le monde extérieur constituait « d'invincibles obstacles » au progrès. Ainsi l'Angleterre fut-elle longtemps confinée dans les limites d'une nation sans culture, d'où « la négligence avec laquelle les Bretons furent alors traités dans la société des nations ». Celles du continent européen, pendant ce temps, consacraient un « énorme prix » à préserver leur sécurité, par de courtes alliances et une « attention jalouse aux plus petites variations dans la balance du pouvoir ». La Grande-Bretagne tira ainsi bénéfice d'une situation a priori défavorable.

En rassemblant ses forces en elle-même, en évitant des guerres continentales qui auraient épuisé, pour un mince objectif, son trésor et son sang, et en améliorant sa force maritime, qui constituait l'objet fixe et constant de sa politique, elle a pu maintenir, dans la défiance à l'égard des puissantes confédérations, cette position d'honneur et de distinction qui semble avoir attiré sur elle l'envie des nations, qui profitent aujourd'hui de calamités internes pour insulter à sa fortune.

Après ce coup de griffe à la France qui exalte la dissidence des colonies américaines, Dunbar fournit une autre illustration du destin ouvert par la navigation au commerce. S'ils habitaient un pays qui n'était « ni grand, ni fertile », les Phéniciens surmontèrent l'oppression infligée par les Assyriens pour mettre à profit leur position côtière et devenir la puissance maritime que l'on sait.

Tandis que les Egyptiens, dans la plénitude des richesses et de l'orgueil, et dans l'esprit d'une forme asociale de superstition, fermaient leurs ports à l'humanité et renonçaient à toute correspondance avec l'étranger, ce fut la gloire des Phéniciens de s'aventurer au-delà des limites de l'ancienne navigation et, par leur entreprise commerciale, de diffuser les arts et la civilisation dans les pays occidentaux.

« Grandis dans des habitudes de frugalité d'industrie domestique » auxquelles les contraignaient « des possessions pauvres et parcimonieuses », ils développèrent un « commerce économique » et non un « commerce de luxe ». Ainsi « créèrent-ils, comme marchands, ou agents [*factors*], ou navigateurs, une sorte de dépendance universelle ». Le centre de gravité commercial se déplaça, avec le temps. Ce que les Phéniciens furent pour la Méditerranée, les villes hanséatiques et les Hollandais le devinrent en Europe. Mais celle-ci est aujourd'hui liée « au reste de la terre ». Dunbar s'autorise ici une conjecture.

*Peut-être la chute de l'Europe marquera-t-elle, dans quelque ère future, l'entreprise de l'espèce humaine au sens large ; ou bien l'Europe peut-elle seulement paraître décliner, tandis qu'elle avance vers une plus absolue grandeur et une supérieure opulence, bien que jouissant relativement de moins d'importance sur l'échelle politique.*²²

Sans doute l'expansion commerciale et la prospérité ne sont-elles pas automatiquement garantes de grandeur et d'accomplissement en matière de civilisation. Elles peuvent s'égarer dans les excès du luxe. Aussi Rome et Sparte ont-elles placé ailleurs leurs idéaux. Mais une telle politique ne convient guère « qu'au génie des temps guerriers et héroïques ». Tant il est vrai, à nouveau, que « la complexion et le caractère d'une époque, en diversifiant les objets nationaux, diversifieront de manière proportionnelle les avantages inhérents à tout établissement géographique ». Ceci dit, sur un plan plus général : « L'esprit du commerce, qui fait agir les temps modernes, a ouvert une nouvelle voie d'ambition ». L'avenir se dessine clairement : « l'ordre civil et moral du monde est certainement gagné par cette grande révolution, qui marque les desseins et les conduites des Etats ». En effet, on peut croire que, « dans le progrès des arts, les avantages locaux dont jouit l'humanité sur la surface entière du globe semble approcher d'une certaine égalité ».

Apparaissent davantage d'incitateurs pour stimuler l'industrie des nations. Et un passage s'ouvrant dans chaque pays vers les trésors collectifs de la terre, une compétition et demande générales assurent à chaque peuple émoluments et récompenses, plus exactement proportionnés à la mesure des efforts d'activité et à la sagesse avec laquelle ceux-ci sont dirigés.

Dès lors, « les richesses et la pauvreté ne doivent plus être estimées d'après la position d'un peuple sur le globe ». Il appartient à chacun, ou à son « art, si je peux parler ainsi », de « modifier la distribution faite par la nature » et de « maintenir une sorte de justice distributive dans la répartition de l'opulence parmi les hommes »²³. C'est à chaque peuple d'exploiter ce que lui offre la nature environnante, en exerçant sur elle la maîtrise de son « art » et de sa volonté. Toutes les nations ne trouvent-elles pas sur leur sol natal de quoi accomplir leur destin ? Les journaux, dont les comptes rendus n'évoquent pas le cheminement de pensée qu'on vient de suivre, détachent cette idée de l'adaptabilité foncière de l'homme. « Les

²² P. 285.

²³ P. 296-97, également cité par Glacken, p. 153.

remarques suivantes de l'auteur, sur le rapport de l'homme avec les éléments qui l'environnent, nous ont paru utile », annonce l'*Esprit des journaux*, qui traduit un passage du neuvième essai²⁴.

Il n'y a point sur la terre de pays que l'on ait regardé, d'un commun accord, comme l'habitation la plus propre de l'homme. L'influence des cieux que l'habitude a rendue la plus familière paraît être relativement la meilleure, et le passage subit d'un climat à un autre est toujours dangereux pour quelque peuple que ce soit ; néanmoins les malheurs qui succèdent souvent aux émigrations ne sont point des raisons assez convaincantes pour qu'on en puisse inférer positivement l'influence maligne de tel ou tel climat. Nos habitudes physiques se forment et se perdent par degrés ; des transitions violentes paraissent répugner à notre nature, et menacent souvent de détruire notre constitution ; mais le corps s'accoutume facilement à un nouvel état, quand il a eu la force de résister à la violence du coup. Des objets odieux deviennent indifférents et même agréables : des choses nuisibles deviennent innocentes et salutaires, et même si utiles par la suite qu'il n'y aurait rien de plus à craindre qu'un retour aux anciennes habitudes.

Le *Journal encyclopédique* reproduit, dans sa traduction propre, le même passage. Un autre traité sur le climat, qui relève des « Lumières écossaises tardives », accorde également une place importante au thème de l'adaptabilité de l'homme, consacré par Buffon. William Falconer, médecin de l'hôpital général de Bath, formé à Edimbourg, membre de la Royal Society, publie en 1781 des *Remarks on the influence of climate, situation, nature of country, population, nature of food, and way of life, on the disposition and temper, manners and behaviour, intellects, laws and customs, form of government, and religion of mankind*²⁵. Glacken considère ce gros traité de plus de cinq cents pages comme « l'œuvre la plus remarquable, par son ton et la largeur de ses vues, entre tous les ouvrages écrits au XVIIIe siècle sur le sujet »²⁶. Comme celui de Dunbar, le livre ne fut pas traduit en français et il bénéficia également de comptes rendus dans le *Journal encyclopédique* et dans l'*Esprit des journaux*²⁷. Ce dernier périodique, qui s'inspire de la *Critical Review* et de la *Monthly Review*, ne manque pas d'inscrire l'ouvrage dans le débat opposant Hume et Montesquieu, et conclut que « le docteur Falconer paraît suivre les traces de l'écrivain français, dont il a étendu la théorie par une variété de spéculations ». Dès la page 2, l'auteur place en tête de ses réflexions la notion d'« universalité de l'espèce humaine », celle-ci étant caractérisée par sa capacité à survivre, à la différence des végétaux et des animaux, dans n'importe quel climat et en se nourrissant d'une grande variété d'aliments. L'homme a été pour ainsi dire programmé pour habiter chaque partie du monde : « Il règne avec le lion et le tigre sous l'équateur, et

²⁴ *Of the relation of man to the surrounding elements*, p. 303 sv. Le passage figure aux p. 306-307. *EdJ*, p. 76-77.

²⁵ London : C. Dilly.

²⁶ *Op. cit.*, p. 156.

²⁷ Respectivement : 1782, I, p. 203-19 et juin 1782, VI, p. 217-37.

fréquente l'ours et le renne au-delà du cercle polaire ». On notera que la phrase est quasiment empruntée à Ferguson²⁸. Ainsi, écrit Falconer à la suite de celui-ci, quelle que soit « l'assistance » accordée à l'homme par la nature, « il est justifié de se demander si cette universalité de l'espèce humaine n'est pas le résultat de ses facultés rationnelles, qui la rendent apte à compenser les imperfections et à corriger les exubérances des climats et des situations géographiques, plutôt qu'elle n'est due à sa nature animale ». Ces considérations seront reproduites dans la recension que donne du livre le *London Medical Journal*²⁹. On voit que Falconer tend aussi vers un dépassement de l'opposition entre Montesquieu et Hume en accentuant la part des « causes morales » en faveur de ce dernier.

Chez Dunbar, cette accentuation débouche, ainsi que le souligne Glacken, sur une apologie du « libre arbitre », objet du dixième essai : *Of man, as the arbiter of his own fate*. A nouveau, le destin des individus et des nations, comme le choix du bien ou du mal, paraît entièrement entre leurs mains, puisqu'il leur est donné de s'affranchir de la dépendance envers la nature.

Les faiblesses naturelles et morales sont essentielles à notre système. Il est vain de chercher leur origine. Une exemption des premières impliquerait une indépendance physique ; une exemption des autres impliquerait une perfection morale absolue. De tels attributs sont divins. Cependant, l'homme n'est jamais enchaîné par la nécessité, ni contraint par le destin. Et la résignation à l'inaltérable ordre des choses, un sentiment si convenable à sa condition, ne devrait pas arrêter la main de l'industrie, ou réduire la sphère de son active entreprise.

Le principe doit s'appliquer à ses relations avec la nature et particulièrement l'environnement. Il s'agit de ne pas se laisser davantage impressionner par « l'action des éléments sur sa structure » (*on his frame*) que « l'action réciproque exercée par l'homme sur ces éléments mêmes » qui sont en effet de nature à le « chagriner ». Il occupe dans la création un « domaine particulier qui lui appartient en propre », en vertu duquel lui est dévolue « une certaine portion du gouvernement du monde naturel ». Des bouleversements « incontrôlés et incontrôlables » frappent diverses régions du globe en raison « des lois universelles du mouvement ». « Mais, dans certaines limites, le sol et le climat sont sujets à l'empire de l'homme ; et l'histoire naturelle de la planète varie avec l'histoire civile des nations » - citation également épinglée par Glacken.

²⁸ Qui avait écrit : « L'homme, en sa qualité d'animal, est propre à subsister en tout climat. Il règne avec les lions et les tigres sous les chaleurs brûlantes de l'Equateur ; il s'associe à l'ourse et à la renne au-delà du cercle polaire. Sa disposition flexible le rend susceptible des habitudes de toute espèce de condition, et son aptitude pour les arts le met en état de suppléer aux inconvénients de chacune » (*Essai sur l'histoire de la société civile, ouvrage traduit de l'anglais par M. Bergier*, Paris : Veuve Desaint, 1783, t. I, p. 300-301.

²⁹ 1780, vol. XII, p. 490-491.

Chez Falconer, la faculté d'adaptation et de réaction de l'homme prendra la forme supérieure d'un volontarisme. Mais le travail sur soi et sur son cadre de vie, qui assure le progrès, fera cruellement défaut à certains groupes humains. On constatera que bien des habitants des climats chauds sont incapables de « pallier les inconvénients et de corriger les extrêmes des climats et des situations particulières ».

4. La question du langage entre « Lumières » et « anti-Lumières »

L'inflexion religieuse de la géo-politique et de la philosophie de l'homme, chez Dunbar, caractérise aussi un thème de l'œuvre auquel les journaux du temps ont accordé le plus d'attention et la surface la plus étendue de reproduction textuelle : le langage. Celui-ci fait l'objet du deuxième essai, intitulé *On language, as a universal accomplishment*, et le troisième, *Of the criterion of a polished tongue*. L'*Esprit des journaux* utilisera à ce propos l'expression de *langage poli*, Hissman celle de *langue formée (ausgebildeten Sprache)* et l'anonyme d'Erlangen celle de *langue raffinée (verfeinerten Sprache)*.

Le *Journal encyclopédique* et l'*Esprit des journaux* commencent par reproduire diverses considérations sur la dissonance ou la douceur attribuées, selon les variations de la mode et le « degré de civilisation », aux dialectes grecs, au russe ou à l'allemand. Witte fera un sort particulier aux propositions de Dunbar concernant cette dernière langue, en faveur d'une plus grande liberté dans le « positionnement des mots », point également discuté par le traducteur des *Essais*. Le *Journal encyclopédique* enchaîne :

Le climat, aussi bien que le degré de civilisation, concourt à la formation du langage ; mais comme cette cause naturelle agit également sur les mœurs, et, par elles, sur la langue, son influence directe et simple sur les organes de la voix ne doit pas être confondue avec son action réfléchie et composée.

L'*Esprit des journaux* fournit ici sa propre traduction en évoquant les « opérations plus compliquées » que suscite l'interaction entre la « nature » et le travail de « civilisation » auquel est soumise la détermination climatique. On voit comment Dunbar, récusant une conception de celle-ci en tant qu' « influence directe et simple », entend mettre davantage en évidence le rôle des « causes morales » de Hume et, en tout état de cause, dépasser ce qui opposerait celui-ci à Montesquieu. Tel sera l'axe de sa réflexion sur les divers sujets qui vont se présenter. En d'autres termes, la conception d'une climatologie mécanique, faite de déterminations à sens unique, n'est plus défendable. Parmi les éléments qui « compliquent » l'interaction entre matériel et moral va intervenir au premier chef la liberté de l'homme.

L'entrelacement des rapports qu'entretiennent nature et culture est illustré par l'exemple de deux langues exotiques. Empruntons ici la traduction de l'*Esprit des journaux*, qui paraît meilleure.

Le climat peut en deux manières favoriser ou empêcher la douceur des sons, et leur imprimer un caractère particulier. Si la langue des Malais, peuple barbare et féroce,

*est néanmoins considérée comme la plus harmonieuse de l'Asie, cet exemple prouve que le climat, par une influence irrésistible sur les organes, agit en opposition aux mœurs, et met des obstacles à leurs effets naturels. Si, d'un autre côté, le jargon des Hottentots est le plus dur qui soit au monde, il faut sans doute attribuer cette circonstance aux mœurs sur lesquelles le climat n'agit pas immédiatement.*³⁰

Reste qu'à un même niveau de « raffinement dans les mœurs », « l'articulation et l'accent des peuples du nord, dans notre hémisphère, sont faciles à distinguer de l'articulation et de l'accent des nations méridionales » : différence qui s'étend de manière classique, comme souvent au XVIIIe siècle, et notamment chez Rousseau, du langage à la musique. Les deux journaux reproduiront les considérations de Dunbar sur la relativité de l'esthétique musicale en Europe et en Orient, où les compositions occidentales sont qualifiées de « bruit sauvage et choquant », selon le témoignage de Niebuhr. Par contre, ils n'évoquent pas la question centrale que s'est posée à propos du langage la philosophie des Lumières, à la suite de Condillac : celle de son origine. Dunbar fournit cependant une réponse suggestive, du point de vue d'une affiliation éventuelle au courant du rationalisme français ou à celui qu'on peut davantage ranger du côté des « anti-Lumières ».

Il appartient à la *London Review* de reproduire ce qu'écrit Dunbar à ce sujet au début de son second essai *Sur le langage en tant qu'accomplissement universel* (*On language, as a universal accomplishment*). Il est courant, dit l'auteur, d'attribuer certaines grandes conquêtes dans le domaine des arts et des sciences « au génie ou à quelques esprits supérieurs ». On aime lier à des individus « l'origine des nations » ou célébrer « les premiers inventeurs des arts, les fondateurs de la société, et les instituteurs des lois et du gouvernement ».

De telles révolutions, cependant, dans les conditions du monde, sont plus justement considérées comme le lent résultat de situations plutôt que comme celui d'un dessein régulier, et elles ont, peut-être, moins exercé les talents d'un génie supérieur que ceux de l'humanité au sens large.

Bref, « usages et invention se réfèrent nécessairement à la multitude ». C'est à la lumière de ces considérations que se pose traditionnellement la question de l'origine de la parole : « le langage, demande-t-on, nous est-il transmis d'abord par l'heureuse invention de quelques-uns, ou doit-il être considéré comme un accomplissement original et le sacre de la nature, ou doit-il être imputé à quelque effort réussi de l'esprit humain » ? La réponse de Dunbar, à la fois suavement conciliatrice et détaillée, mérite d'être reproduite en entier.

La transition supposée qu'accomplit l'espèce, du silence au libre exercice de la parole, a en effet constitué une étonnante transition, et pourrait bien sembler disproportionnée à nos capacités intellectuelles. Ni l'histoire, ni la philosophie ne

³⁰ Le *Journal encyclopédique* traduit notamment : *Le climat peut, de l'une et l'autre manière, hâter ou retarder la perfection du son articulé, ou lui communiquer un caractère particulier. Si le langage des Malais, peuple barbare et fier, est néanmoins célèbre comme le plus doux de l'Asie, il est clair qu'à leur égard, le climat, par un effet irrésistible, agit sur les organes d'une manière opposée à celle dont il agit sur les mœurs, et contrarie la tendance naturelle des premiers. D'un autre côté, si le jargon des Hottentots est le plus dur de tous les peuples du monde, il paraît qu'il faut plutôt l'attribuer aux mœurs, qui n'ont pas un rapport direct au climat.*

sont décisives à cet égard ; et la religion, avec une sagesse particulière, en réfère la réalisation à une origine divine [to a divine original]. De manière convenable à cette idée, le langage peut être considéré en partie comme naturel, en partie comme artificiel : d'un point de vue, c'est l'ouvrage de la providence, d'un autre c'est l'ouvrage de l'homme. Et cette distribution des choses est exactement conforme à l'entière analogie du gouvernement divin [to the whole analogy of the divine government].

La faculté de parole apparaît ainsi comme résultant de l'assez libre activation d'une sorte de don providentiel, lequel est requis si l'on admet qu'en matière d'organes phonatoires, « le même appareil externe nous est commun et aux autres animaux ». « De part et d'autre, la fabrication (*workmanship*) est la même. Chez eux comme chez nous se montrent en jeu les mêmes lois mécaniques. Et en vue de leur conférer les dons similaires de la parole, rien ne semble plus nécessaire que le développement de leurs idées, en dehors de toute autre modification de la texture anatomique ». Il est vrai que ce dernier point fera l'objet d'une correction en note, Dunbar se référant à la « découverte récente de certains anatomistes qui, en disséquant un orang-outang, ont trouvé que ses organes de la parole, si l'on peut s'exprimer ainsi, diffèrent au moins sur un point matériel de ceux de l'homme »³¹.

La référence à l'intervention divine dans l'origine du langage pose finalement un difficile problème, dans la perspective d'une distinction, effleurée plus haut, entre « Lumières », « Lumières tardives » et « anti-Lumières ». Il s'agit en effet de tenir compte ici d'une imbrication complexe de faits et des chronologies nationales dont ils relèvent.

D'une part, le recours à une telle intervention – indépendamment des conceptions traditionnelles issues de la Bible et des Pères de l'Eglise – donne lieu à un courant « anti-philosophique » se développant dès l'époque où le philosophisme français s'attache à la question du surgissement de la parole, avec Condillac. On sait, par les travaux de H. Aarsleff, quelle fut la force de ce courant à l'Académie de Berlin³². Rappelons que, dès 1756, Johann Peter Süssmilch y lut un *Essai de démonstration que la première langue tient son origine non des hommes mais du Créateur seul*³³. En 1756, Formey, secrétaire perpétuel de l'institution, modulait la référence en récusant l'hypothèse d'une invention du langage par l'homme primitif : « Plus j'y pense donc, plus je crois l'idée de pure nature, une vraie chimère, une grossière absurdité, une contradiction manifeste ; plus je m'affermis dans l'idée que l'Être suprême, Auteur de notre existence, l'est aussi de nos premières idées, et même du pouvoir habituel que nous avons de les exprimer ». Ainsi, « il n'y a d'autre langue primitive que celle que le premier homme a parlée parce que Dieu la lui avait apprise ». Dans son célèbre *Essai sur l'origine du langage* de 1770, en réponse à une question mise au concours par la même Académie, Herder jetait le doute sur la pertinence de l'exercice, en écrivant de manière

³¹ Il mentionne à ce sujet un « Docteur Hunter ».

³² « The tradition of Condillac : The problem of the origin of language in the eighteenth century and the debate in the Berlin Academy before Herder », dans D. Hymes, éd., *Studies in the history of linguistics: Traditions and paradigms*, Indiana Univ. press, 1974, p. 93-156.

³³ Droixhe, D., *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève : Droz, 1978, p. 178 sv.

quelque peu cavalière : « ce n'est pas l'affaire de la philosophie d'expliquer l'élément miraculeux des premiers moments du langage ».

Ainsi Herder réaffirmait-il un sentiment exprimé dès ses *Fragments sur la nouvelle littérature allemande* de 1767, selon lequel le langage ne constitue véritablement un objet de recherche qu'à partir du moment où il « existe déjà, et de manière accomplie ». Les *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* montreront le même scepticisme envers le « roman des origines », ainsi que l'a souligné N. Merker³⁴. Lord Monboddo, dans son *Origine et progrès du langage* publié de 1773 à 1792, choisira à son tour « de ne pas nier l'intervention divine dans la création d'une faculté aussi merveilleuse et complexe que le langage », préférant « s'intéresser davantage à son développement historique », comme l'écrivait R.H. Robins dans sa *Short history of linguistics*³⁵.

A côté des interrogations françaises sur la naissance de la parole, qui se constituent chez Condillac, Maupertuis, Rousseau, de Brosses ou Maine de Biran en une tradition proprement « philosophique », un questionnement plus « philologique » s'impose parallèlement, surtout, dirait-on, à partir des années 1770, en s'appuyant sur une fermeture de la problématique génétique. Ce qu'on a appelé « l'appel de l'histoire », c'est-à-dire la montée d'un historicisme pré-romantique voué à l'étude rigoureuse des faits, caractérise particulièrement une école germanique préparant le positivisme et la grammaire comparée des Schlegel ou de Bopp. La dialectologie constitue également une sorte de contre-champ d'enquête, à l'égard de l'interrogation génético-philosophique. Un nom se détache parmi ceux qu'énumère le recenseur de l'*Historische Litteratur* pour évoquer les prédécesseurs de Dunbar. Si Friedrich Karl Fulda fait partie de ceux qui ont écrit sur les origines de l'homme et de la société, il ne se signale guère moins en tant que philologue ayant participé au progrès des recherches dialectologiques avec son mémoire, couronné par la Société royale de Göttingen, *Ueber die beide Hauptdialecte der teutschen Sprache* de 1773³⁶.

En général, l'histoire des mots, scrutée dans l'archive des textes, offre un terrain d'enquête relevant davantage des « anti-Lumières » que de la philosophie génétique. Aussi bien voit-on un Johann Nicolaus Tetens, à la jonction des deux types de préoccupation, hésitant pour ainsi dire entre les terrains qui s'offrent à lui, se partager entre un *Traité sur l'origine du langage et de l'écriture* et des réflexions *Sur les principes et l'utilité de l'étymologie*³⁷.

On voit combien il serait difficile d'accrocher plutôt la position de Dunbar, en matière d'origine du langage, à une « reconquête dévote » éventuellement typique des « Lumières écossaises tardives », au « Sturm und Drang chrétien » et aux « anti-Lumières » de Hamann et Herder, ou, en dehors de toute chronologie déterminée, à un profond courant anglo-allemand associant religiosité et positivisme.

³⁴ Herder – Monboddo, *Linguaggio e società*, éd. N. Merker et L. Formigari, Bari: Laterza, 1973, p. 19-20.

³⁵ London : Longmans, Green and Co, 1967 ; *Storia della linguistica*, éd. E.T. Saronne, trad. Di G. Prampolini, Bologna: Il Mulino, 1971, p. 203.

³⁶ Droixhe, *op. cit.*, p. 339.

³⁷ *Ibid.*, p. 179 et 214.

5. Conclusion provisoire

Appréciant de manière générale l'ouvrage de Dunbar, Witte et Hissmann s'accordent sur deux points complémentaires : l'auteur suit une ligne déterminée et ne s'embarrasse guère des détails de son information. Etant donné « l'énorme étendue » que présente ici « l'horizon » de recherche, on ne s'attendra pas, écrit Witte, à ce que Dunbar en couvre complètement les sujets, bien qu'il les traite avec bonheur, sans que ses essais soient les meilleurs du genre. Mais ce qui frappe chez lui, c'est qu'il fournit les résultats de ses observations « dans l'esprit d'un vrai chercheur » qui va « sans aucune déviation vers le but prémédité », sans « faire grand cas des données qu'il relève ». Aussi apparaît-il moins informatif, et dès lors « moins intéressant pour une certaine catégorie de lecteurs » que Hume ou Robertson.

Il est bien vrai, acquiesce Hissmann, que Dunbar n'est guère précis en ce qui concerne les informations sur lesquelles il se base, notamment en matière de sources. « On l'a dit assez souvent : de tels péchés de négligence font reculer les études historiques plutôt que de les faire avancer ». Si l'histoire politique des nations se laisse retenir parce que les faits s'y lient les uns aux autres en termes de causes et d'effets, la dispersion de détails glanés dans diverses descriptions de voyage défie davantage la réflexion et la mémoire, quand ceux-ci se présentent « jetés sur le papier d'une façon isolée et hors contexte ». Telle est la manière de travailler d'un auteur qui tend à tout ordonner « sur la base d'un même principe ». On a vu que celui-ci pouvait tenir dans la mise en évidence des « causes morales » de Hume.

Le troisième compte rendu allemand, paru sous l'anonymat dans l'*Historische Litteratur*, se distingue aussi par sa sévérité, ainsi qu'il y a été fait référence. « Dunbar n'a pas usé des vraies sources de l'histoire de l'humanité, ne serait-ce que par le fait qu'il ne les connaissait pas, ou parce qu'il lui en coûtait de les examiner à fond. Ses informateurs, toujours nouveaux, considèrent les faits à leur façon, c'est-à-dire d'un point de vue borné, comme il est dans la nature des choses. C'est ainsi qu'il suit deux fois le témoignage, aux pages 71 et 116, dans des matières importantes, du griffonnage léger que constitue le *Voyage d'un philosophe* de Poivre ». Sa « grossière ignorance » est mise en évidence par l'emprunt aux considérations de Gilbert Stuart, dans sa *View of society in Europe, in its progress from rudeness to refinement* (1778), concernant « l'importance du sexe féminin chez les Goths et les anciens Allemands ». Il eût bien mieux fait de s'adresser aux documents authentiques qu'aux sources de seconde main, dont on peut estimer qu'il ne les a même pas comprises...

La mise en pièces de l'ouvrage de Dunbar se poursuit ainsi sur plusieurs pages, illustrant ce qui constitue peut-être un des éléments marquants de la réflexion sur les débuts de l'humanité dans les années qui précèdent la Révolution. On a vu comment s'oppose à l'interrogation rationaliste sur le surgissement du langage, notamment illustrée par le philosophisme français, une tradition allemande, religieuse et philologique, réclamant une autre approche de la parole. La recension parue dans l'*Historische Litteratur* exprime aussi très clairement cette revendication de méthode, qui va donner à la linguistique allemande d'une part et à l'historicisme germanique d'autre part ses caractères particuliers. Par le discours critique qu'ils tissent, les trois comptes rendus évoqués suggèrent le basculement qui

s'opère au tournant des deux siècles. Le caractère d'affrontement aigu que prend le tableau des caractères ethniques, à l'occasion de la réflexion sur le climat, semble aussi participer d'une affirmation nouvelle des sentiments nationaux. Placé dans la perspective de l'exploitation coloniale du monde, le discours sur les races paraît souvent justifier, voire moraliser celle-ci au nom de la civilisation, quand le climat voue les habitants des pays chauds à une anachronique « indolence ». Montesquieu tend ici la main à Kant, tandis qu'éclate dans l'*Histoire des deux Indes* tout ce qui sépare Raynal et Diderot, à propos d'un colonialisme humanisé, de bon aloi.

Le regard anthropologique constituerait un autre champ privilégié d'interrogation sur une opposition entre « Lumières » et « anti-Lumières ». Dunbar montre ici un relativisme culturel qui évoque celui de Herder ou de Corneille de Pauw. Ne citons que ce passage final du neuvième essai³⁸. Certains auteurs voient les « qualités prédominantes chez les tribus primitives et sauvages » comme reflétant « l'aspect du pays qu'ils habitent ». « Les émotions dans le sein du sauvage tirent, semble-t-il, son degré de barbarie et de férocité du chaos qui les entoure ; et une certaine adaptation, un embellissement des objets extérieurs est requis pour dissiper le caractère sombre de la vie, pour égayer et vivifier les esprits, pour adoucir le tempérament et le rendre humain ». « Mais cet ajustement n'est pas également indispensable à travers le monde habitable ». Ce que montre la nature est en soi « plus ou moins magnifique, plus ou moins orné ». La variété suscite la même admiration.

Ici d'immenses déserts ; là des plaines délicieuses. Voici la région des nuages et des orages ; voilà un ciel plus tranquille et bienveillant. Ici prédomine le beau ; là le sublime. Les émotions suscitées à partir de là correspondent ; et la tonalité du caractère et des manières est, si je peux m'exprimer ainsi, à l'unisson du monde naturel. Cette espèce d'énergie qui émane des choses extérieures s'exerce elle-même, dans son plein effet, sur l'homme seul ; et elle semble être présente dans la vie grossière et sauvage avec ses conséquences, analogues à celles qui résultent des progrès de la société, selon le style et la composition variée qu'on trouve dans les arts imitatifs et de représentation.

En raison de cette équivalence entre les divers spectacles du monde et ce qu'ils suscitent chez divers types d'hommes, Dunbar ira jusqu'à conférer une sorte de légitimité, voire de logique, à la manière dont certaines peuplades se peignent le corps « avec les matériaux grossiers que fournit la vie sauvage »³⁹. C'est ainsi que, sur l'échelle culturelle du primitivisme, écrit Dunbar, « le beau s'absorbe dans le sublime », l'odieux dans l'héroïsme, la mortification la plus fanatique dans l'expiation et le *sight of heaven*. En ce sens, on tendra

³⁸ P. 328.

³⁹ Voir D. Droixhe, « De la *Critical review* à *L'Esprit des journaux*. L'apport de l'information anthropologique anglaise de 1772 à 1789 », communication présentée au colloque *France, Grande-Bretagne Irlande : Transferts culturels et parcours des savoirs au siècle des Lumières*, 18-20 sept. 2008, Laboratoire de Recherche sur les Cultures Anglophones (LARCA), Université de Paris Diderot, avec le soutien et le parrainage de la Société française d'Etude du XVIIIe siècle et du Centre de recherche sur la langue et la littérature des XVIIe et XVIIIe siècles (CELLF CNRS – Université de Paris-Sorbonne).

plutôt à ranger également notre auteur du côté de ceux qui, comme Herder et De Pauw, figures des « anti-Lumières », plaidaient pour qu'on épargne aux peuples extra-européens la mondialisation économique et culturelle du modèle européen – en attendant qu'il trouve sa forme la plus achevée sur le continent américain⁴⁰.

⁴⁰ Voir D. Droixhe, « *L'Histoire des deux Indes* et l'enfance de l'art », communication présentée au colloque *Raynal's Histoire des deux Indes. Colonial Writing, Cultural Exchange and Social Network in the Age of the Enlightenment*, 1-3 juillet 2010, Université de Cambridge, Centre for Research in the Arts, Social Sciences and Humanities.